

**Le livre**

**“Pierre Mertens, le siècle pour mémoire”**, publié par Jean-Pierre Orban aux Impressions nouvelles (560 pp., 24 €). Une version électronique plus longue et plus complète existe aussi pour 15,99 €.

■ Une biographie magistrale et passionnante de Pierre Mertens, par Jean-Pierre Orban, retrace la vie et l’œuvre de l’écrivain.

■ Nous avons retrouvé Pierre Mertens pour évoquer la force de la littérature et les ambiguïtés d’une vie.

# Pierre Mertens : “Pour un homme lesbien”

Entretien Guy Duplat

**P**ierre Mertens, *le siècle pour mémoire* est une formidable biographie que l’écrivain Jean-Pierre Orban a consacrée à l’écrivain, mais aussi au militant de la justice internationale, chroniqueur, polémiste et critique littéraire. C’est le fruit de sept ans de recherches et d’entretiens avec 80 témoins. Dans une très belle écriture, elle se lit comme le roman passionnant d’un homme, d’une œuvre, des combats divers d’une génération. Un livre qui donne une furieuse envie de (re)lire ses romans, même si Pierre Mertens semble partagé entre le plaisir d’une si forte biographie, jamais hagiographique, et la gêne devant les détails rapportés, parfois plus intimes, de la vie d’un homme et de ses proches. Un écrivain qui a pourtant toujours lui-même mêlé sa vie à ses romans et qui pose les questions des limites éthiques de la littérature.

Sans doute, revit-il l’expérience que Freud vécut un jour dans un train, voyant arriver un homme qu’il ne connaissait pas, avant de se rendre compte que c’était son reflet dans un miroir.

Nous avons retrouvé Pierre Mertens, 79 ans, dans son “mirador” du 11<sup>e</sup> étage en haut de Boisfort, devant la forêt, entouré d’un paysage de dunes de livres entassés partout.

Comment jugez-vous cette biographie à laquelle vous avez participé par de nombreux entretiens avec Jean-Pierre Orban ?

J’avais décidé de jouer le jeu, même si je ne suis pas

amoureux des biographies, car rien n’égale pour moi le roman et le “*mentir-vrai*”, comme disait Aragon, pour dire la vérité. Le romancier n’est ni juge, ni procureur, ni avocat. C’est dans le mystère et le secret qu’on peut trouver la vérité. Même s’il y eut de belles biographies, comme celle de George Painter sur Proust ou de Curtis Cate sur Malraux. D’autre part, il était prévu que je ne relise pas le texte. C’était un risque que beaucoup de mes proches n’ont pas compris, mais j’y ai consenti, car Jean-Pierre Orban est un écrivain de qualité et un homme cosmopolite, qui n’allait pas me piéger. Il a réussi à montrer la cohérence dans toute mon œuvre. Je regrette cependant que, dans sa version papier – plus courte que sa version électronique –, la part consacrée à la littérature soit plus réduite.

*“Tous mes livres forment ma vraie vie. Si la vie était parfaite, je n’écrirais pas.”*

Toute biographie est en soi réductrice. Les mots sont toujours en deçà et au-delà de ce qu’il faut...

La vérité et l’exactitude sont des choses différentes. Il y a une vérité de derrière le miroir. Pour *Les Éblouissements* (Prix Médicis), je suis parti

d’un petit livre de Gottfried Benn intitulé *Double vie*, un titre qui me plaisait, pour en faire un roman, car ce livre était rempli de silences et j’avais la prétention de les remplir. J’en ai été récompensé quand sa fille m’a demandé : “*Quand avez-vous vu mon père ? C’est exactement comme ça que ça s’est passé...*” Or, je ne l’avais jamais vu. Régis Debray avait bien compris que Morales dans *Terre d’asile*, “*c’était toi bien entendu*”.

Toute votre œuvre est une construction de vous-même qui entraîne vos proches, vos amis, amies, enfants et

même l’histoire du monde. Mais Orban montre que ça a pu rudoyer certains de se retrouver dans vos écrits ? Dans l’ensemble, ils sont satisfaits et n’ont pas le sentiment d’avoir été trahis.

La pensée passe par l’écriture. C’est l’œuvre qui parle ? Montaigne disait : “*Mon livre m’a fait plus que je n’ai fait mon livre.*” Tous mes livres forment ma vraie vie. Si la vie était parfaite, je n’écrirais pas. J’ai dit un jour que j’ajoutais un codicille païen au *Nouveau Testament*, une façon de traduire ce que j’ai de croyant, car je ne pourrais me définir comme non-croyant. Dieu ? Je ne sais pas si j’y crois, mais j’y pense. Je suis, en réalité, tout le temps en dialogue, dans le “tu” et pas dans le “je”. On écrit souvent pour dire ce qu’on pense, mais, dans le roman, ça va plus loin : on écrit pour découvrir ce qu’on ne savait pas qu’on pensait, on écrit ce qu’on ne sait pas qu’on va découvrir. Comme Colomb, parti pour les Indes qui découvre l’Amérique, et qui, même, l’invente. Ce n’est pas pour rien que mon premier roman s’intitulait *L’Inde ou l’Amérique*.

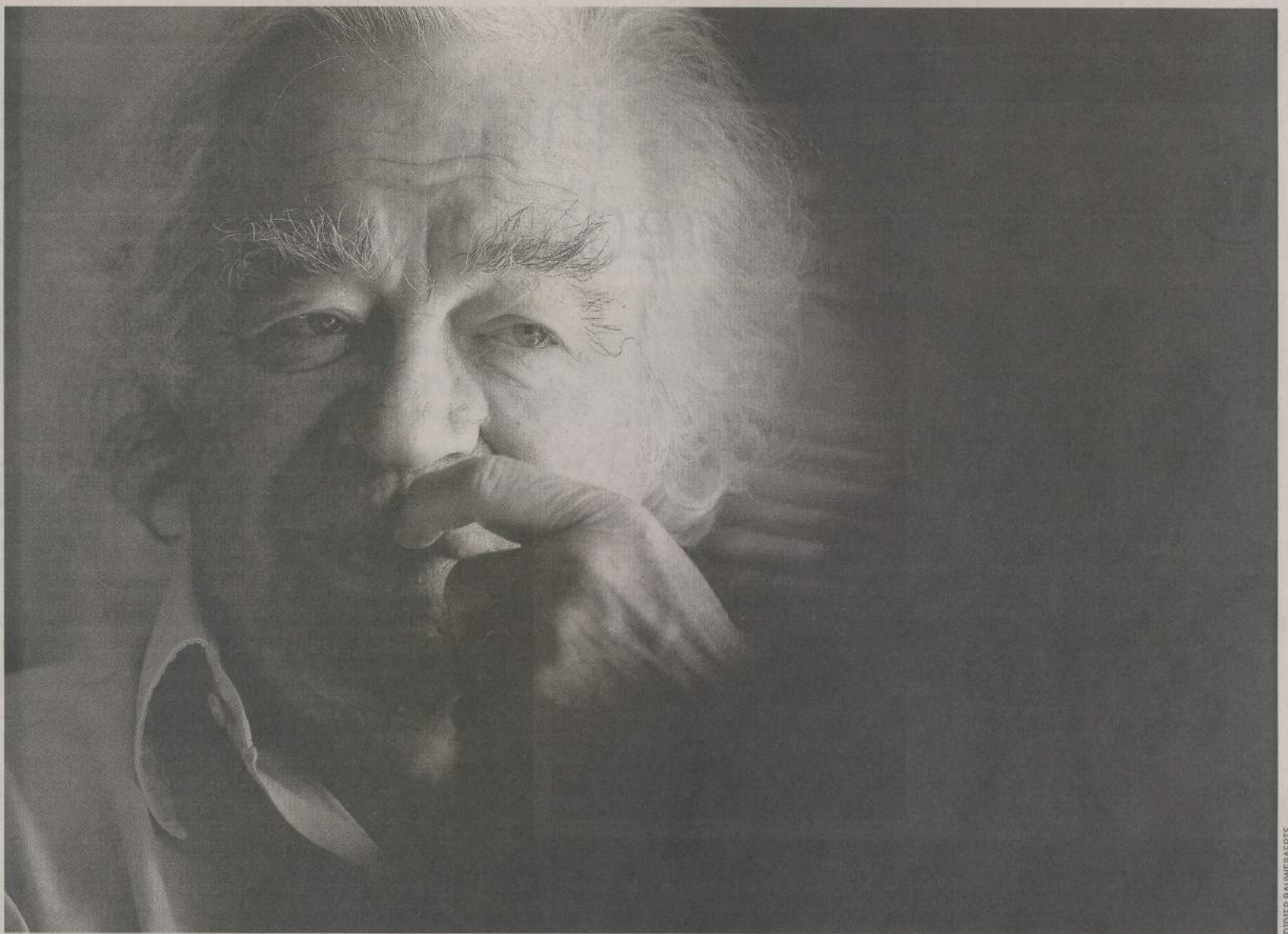
Vous avez, au mur, une photo d’un magnifique autoportrait de Rembrandt.

C’est le clair-obscur. Chaque fois que Rembrandt se “reproduit” il est autre. Je crois à la vérité, mais à l’opacité de la vérité.

Votre expérience de l’enfance a été essentielle, souligne Orban...

Quand j’ai commencé à écrire, je ne voulais écrire qu’un seul livre qui raconterait cette enfance d’enfant caché, car juif. On ne m’avait jamais expliqué ce qui se passait, j’étais entouré de mystères. Par hasard, je suis né le jour où Hitler décida d’envahir la





DIDIER BAUWERAERTS

À 79 ans, Pierre Mertens a les honneurs d'une biographie, fruit de sept ans de recherches et d'entretiens avec 80 témoins.

Belgique. Je pouvais croire que la guerre durerait tout le temps.

J'ai toujours voulu conserver mon regard d'enfant. Baudelaire disait : *"Le génie n'est que l'enfance nettement formulée."* Georges Bataille disait que Kafka pratiquait *"la puérité parfaite"* et vous savez mon admiration pour Kafka, dont on voit tant de photos dans mon appartement. Sartre, Camus sont des adultes, alors que Kafka garde l'interrogation de l'enfance. Je n'ai pas écrit des romans d'apprentissage mais bien de désapprentissage. L'apprentissage, c'est la dissimulation de la vérité. Dostoïevski, Proust, Kafka sont plus engagés en ce sens que Sartre ou Camus. Quoi de plus engagé que Flaubert écrivant *Madame Bovary*, posant une bombe dans la société de son époque, ce qui lui valut un procès. Pasolini l'intellectuel le plus engagé du XX<sup>e</sup> siècle, car il a jeté son corps dans la lutte, m'a dit un jour que la preuve d'un engagement, ce sont les procès. Il en eut plus de trente.

**Vous en avez eu deux. L'un de la princesse Liliane pour *Une paix royale* et l'autre de Bart De Wever par l'avoir qualifié de "négaționniste".**

Je n'ai eu aucun plaisir à subir cette grande souffrance de voir un livre transporté de la chronique littéraire à la chronique judiciaire.

**Les femmes furent une constante de votre existence, toujours associées aux étapes de votre vie et de votre œuvre, comme le montre Jean-Pierre Orban.**

Un écrivain a dit qu'il écrivait pour les femmes. Freud en parle comme d'un *"continent noir"*, mais qu'on a tant envie de parcourir. Un de mes grands combats a toujours été contre les violences conjugales faites aux femmes. La seule médaille que j'arbore est le signe de cette lutte. Aujourd'hui, ça bouge, mais pas assez.

L'amour de la femme, ma fascination pour elle, s'est toujours accompagné de ce combat. Je me suis qualifié *"d'homme lesbien"*. Je partage l'idée de Fadoulis-Lagrangé qu'un homme n'est vraiment homme que quand il sait être à l'occasion la femme de sa femme.

**Un autre de vos combats actuels est l'antisémitisme. On a parlé d'un virage dans votre vision de la question palestinienne.**

Il ne faut jamais faire l'économie de combats à mener. Comme Nabokov, je pense qu'il *"faut aussi peu que ce soit, faire reculer la Brute"*. La recrudescence galopante de l'antisémitisme m'effraie terriblement. Non, je n'ai pas pris de virage. Dès le départ, j'ai évité tout manichéisme, prônant toujours la solution à deux États, comme Amos Oz et David Grossman. Ma première mission, après la Guerre des six jours, était déjà double : étudier autant l'exil des réfugiés palestiniens que le sort des minorités juives chassées des capitales arabes. Mon seul regret est d'avoir, à un moment, semblé cautionner aussi peu que ce soit le terrorisme.

**Vous avez, toute votre vie, combattu pour la justice et les droits de l'homme.**

On semble aujourd'hui à nouveau préférer la sécurité à la justice. Je me déssole de revoir la thèse de La Boétie, qui parlait de la servitude volontaire.

**Vos opinions sur votre appartenance à la Belgique sont aussi ambiguës.**

Je ne confonds pas ma quête identitaire réelle et l'idée d'appartenance que je refuse. Comme disait Edmond Jabès : *"Quand j'entends le mot appartenance, j'entends aussi le mot non-appartenance."* Je déteste le nationa-

lisme et j'aime la Belgique quand elle est bâtarde et métissée, pas jacobine comme la France. La seule ville où j'aurais aimé vivre davantage est Berlin avant la chute du mur, comme juif, intellectuel, au milieu de la jeunesse la plus antifasciste qui soit.

**Vous continuez à écrire ?**

Je n'ai pas le choix, je ne peux m'en empêcher. C'est ma double vie : ma vie est ma femme légitime, mais l'écriture est ma maîtresse. Jean-Pierre Orban a exhumé de mes archives un manuscrit jamais achevé : *Le Roman américain*. J'y travaille à nouveau comme sur le texte d'un inconnu et il s'intitulera désormais *La Plus Simple Expression*. Je prépare aussi un hommage littéraire à la vie de Véronique Piroton, non sur sa mort tragique (Bernard Westphael fut soupçonné de meurtre, puis acquitté au bénéfice du doute), mais sur une femme vivante qui aima plus la vie que la vie ne l'aima.

**Craignez-vous la mort ?**

Je n'ai jamais aimé ces philosophes répétant que la mort fait partie de la vie. Non, elle reste un non-sens absolu, une absurdité. Seule la mort volontaire aurait un sens. Mais je ne résiste pas à la tentation de ne pas me suicider, car je peux encore vivre, aimer, écrire. À certains égards, mes vies affective et intellectuelle, qui ont toujours été de pair, n'ont jamais été aussi fécondes et je me sens plus jeune qu'à 20 ans, quand je revois le jeune homme que j'étais, comme déjà un jeune vieillard. Aujourd'hui, je me heurte à plus de mystères. Le secret finit par l'emporter et c'est bien le rôle du romancier de poser plus de questions que d'apporter de réponses.

*"Ma vie est ma femme légitime, mais l'écriture est ma maîtresse."*